

rage? Espérons-le. Il n'y a pas d'autre moyen de salut.

J.-ALBERT FOISY.

Roch et Rose

ROSE, ses parents étant morts dans la plaine, grandissait seule auprès de son grand-père Cabrol, sur le mont rocailleux de la Séranne, dans les Cévennes. Elle ne connaissait même pas le village de Brissac, où le pâtre descendait une fois par semaine pour vendre quelques bêtes. Celui-ci, farouche, déclarait à ses quatre-vingt-quinze ans que, pour durer sur la terre, il ne faut s'embarrasser ni de fatigues ni de peines. Sa haute taille ne pliait pas encore ; son visage long, à barbiche de bouc, reluisait de santé.

Rose dans la solitude des montagnes, n'avait appris que les paroles nécessaires à la conduite de son troupeau. Un jour, elle grimpait avec ses bêtes hors des sentiers d'habitude, lorsque lui apparut une toiture de tuiles surmontée d'un clocheton que vêtait la mousse. C'était un de ces ermitages délaissés qu'on rencontre de loin en loin dans les Cévennes.

Elle examina ses murs troués comme l'habit d'un pauvre ; puis, ayant poussé la porte, tandis que ses moutons se couchaient sur le gravier de la terrasse, elle entra. Sur le plâtre écaillé d'une muraille était accroché un tableau, où elle reconnut, à l'ombre des chênes de la Séranne, des moutons énormes qu'un pâtre conduisait. Au fond de la mesure, sur un autel formé de roc gris ou noir, s'élevait une croix fruste, auprès de laquelle se tenait un agneau menu taillé dans quelques racines. Rose sourit devant cette œuvre d'art ingénu, que les doigts d'un berger de sa race avait découpée patiemment avec tendresse. Et longtemps, émue d'une étrange curiosité qui troublait de plus en plus son âme fraîche et profonde, elle contempla la croix. Elle murmura, en son ignorance de petite pastourelle toujours isolée du monde des vivants :

— Que signifie donc l'union de ces branches au geste fraternel ? On dirait des grands bras qui s'ouvrent pour m'embrasser...

Elle allait toucher la croix lorsque, prise de crainte tout à coup, elle demeura immobile,

confuse. Au contraire, elle osa toucher l'agneau et même l'effleurer de ses lèvres. Ensuite, elle sortit sur la pointe des pieds, pour ne pas faire de bruit. Le silence de ces murs, qui avaient à travers les siècles entendu tant de prières, l'impressionnait. Le soir était solennel, parmi les bois et les rochers. Devant la porte de sa hutte, l'ancêtre Cabrol contemplait cette fin d'un jour radieux. La houppelande sur l'épaule, il levait le front, sans penser, peut-être. Au bruit du troupeau, il se détourna. Rose accourait, agile, empressée d'annoncer à l'aïeul sa découverte.

— Dis-moi, lui demanda-t-elle, quelle est cette grange là-bas, dans les rochers ?

— Curieuse ! Que vas-tu chercher si loin ?

— Je m'ennuie des fois...

— Allons, allons !... Pour que tu ne sois plus tourmentée, je t'expliquerai cela tout à l'heure.

Ils remisèrent les bêtes dans l'étable. Bientôt pendant qu'ils mangeaient, l'ancêtre parla :

— Ne t'inquiète pas, ma fille, de cette grange. Elle est pour les gens de Brissac. Tous les cinq ou six ans il y a des cultivateurs de la plaine de Ganges qui montent dans nos parages pour voir le ciel de plus près et l'implorer.

— Pourquoi l'implorer ?

— Ils le connaissent moins que nous.

Jamais Cabrol, qui semblait avoir en haine et en mépris les êtres et les choses du monde, n'avait révélé à l'enfant de quinze ans les vérités de la religion qu'on enseigne aux plus petits. Elle n'avait appris le nom de Dieu que parce qu'il le proférait quelquefois en ses moments de souci. Ce soir, elle se mit à réfléchir devant ces choses du ciel, qui lui donnaient le désir de savoir davantage. En passant une main sur son front, elle regarda par la porte l'espace immobile, la clarté blanche qui fuyait la montagne. Le vieux pâtre se taisait. Il aimait jalousement sa petite-fille ; il redoutait toujours que l'idée de la mort, une inquiétude du monde et de l'au-delà ne troublât son âme.

— Là-bas, dans la vallée, dit-elle d'une voix tremblante, la vie doit être plus douce si l'on ne vit pas seuls.

A ces mots le pâtre frémit d'une colère :

— Tais-toi !... Tais-toi !.....

Rose courba la tête aussi honteusement que si elle eut blasphémé. Il lui était donc défendu